

Jean-Emmanuel FARNÉ

NOS — CHEMINS ÉTROITS

»»

Roman

Jean-Emmanuel FARNÉ

Nos chemins étroits

© Jean-Emmanuel FARNÉ, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8224-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un lendemain qui enchante

D'abord un œil, puis le second. Ils peinent à s'ouvrir. C'est souvent le cas lors de ces lendemains qui déchantent. Cela fait plus de vingt ans que je côtoie cette sensation. La rançon des soirées festives et leur frénétique emballement. Cette pesanteur, sur mes membres et mon cerveau, m'engourdit.

Mais ce matin, c'est différent. Il flotte un parfum particulier. Pourtant, dans pareille circonstance, la mémoire, les souvenirs, la lucidité sont de lointains concepts. Savoir se situer dans l'espace à cet instant est aussi une inconnue.

C'est un « réveil de lendemain » comme on les appelle. Nous sommes le 20 février 2022. Je viens de vivre, à n'en pas douter, la plus belle soirée de mon existence. Je ne suis même pas pressé à l'idée d'en recomposer le puzzle. Les effluves d'alcool en ont gommé des bribes. Le ressenti psychologique reste des plus agréables, pour le physiologique, on repassera.

Ces quelques minutes de flottaison sont presque agréables, j'ai envie de les profiter. Plus elles passent, plus elles me ramènent vers une réalité qui risque d'interrompre ce moment de « grâce » matinée. Sommes-nous encore le matin ? Je suis bien incapable de le dire. Mes yeux se sont refermés déclenchant un large sourire qui donne enfin une expression à mon visage.

Je me prénomme Romain et j'aurai quarante ans dans huit jours. Je ne sais pas si cela porte malheur mais je les ai d'ores et déjà fêtés, au cours de cette folle nuit. Entouré des miens, des gens qui me sont chers et dont l'estime n'a pas de prix. Parmi eux, mes deux amis de toujours, François et Sylvain, célébrés à mes côtés, ont, eux, tout juste dépassé le cap 40.

Le sommeil a abandonné l'idée de s'enfuir et tente une dernière intrusion. J'aimerais qu'il soit encore mon allié pourtant je l'ai nargué jusqu'à l'aube. Je sais pertinemment qu'il gagne toujours à la fin.

Je suis allongé sur le ventre, il y a fort à parier que je sois dans la même position que lors de mon coucher, ou plutôt mon effondrement. Mes bras sont positionnés de façon inerte le long de mon corps. En voulant remonter ma main gauche, j'agrippe la toile denim de mon jean. Cela signifie que mon pyjama de fortune n'est autre que la tenue que j'arborais hier.

J'entends chuchoter deux voix familières qui prennent le soin de faire le moins de bruit possible. Il y a ma fille Mathilde, quatorze ans, et ma compagne Constance. Cette douceur qui leur appartient m'extirpe, malgré elles, de mon lit. Car oui, désormais c'est officiel, je peux certifier que je suis bien chez moi.

J’amorce une tentative de lever.

Ma démarche est chaloupée, les murs du couloir deviennent de salvateurs états me permettant de me frayer un chemin jusqu’au salon. La discrétion de mes pas, digne d’un pachyderme dans une échoppe de porcelaine, a le mérite d’annoncer aux filles de la maison mon réveil triomphal. Leur sourire communicatif oscille entre amusement, empathie et tendresse. La lumière hivernale qui perce les rideaux me fait vaciller. La chaise devant moi fait office de support pour me tenir debout et conserver une once de dignité.

Constance a eu le bon goût de m’attendre pour annoncer l’heureuse nouvelle à Mathilde.

Je ne suis, pour ma part, dépositaire de cette information que depuis quelques heures. Malgré une amnésie éthylique partielle bien légitime, je n’ai pas oublié la divine surprise faite par sa mère au moment de la raccompagner à sa voiture au début de la nuit.

Mathilde va avoir une petite sœur - ou un petit frère - et son bonheur contagieux à cette annonce décuple celui de ses parents. Mon état un peu second, il y a peu, voisin du Nirvana et désormais, proche de l’Ohio, prolonge l’extase des dernières vingt-quatre heures.

Jusqu’à ce que Constance, d’un ton sarcastique, s’adresse à moi.

— Romain, permets-moi de te dire que tu fais bien ton âge ce matin !

Mathilde pouffe dans ses mains et reprend son souffle pour enchaîner.

— Papa, tu ressembles à un panda !

Il faut dire que mes cernes n’ont rien à envier au « petit ourson de Chine », comme le décrivait l’inimitable Chantal Goya.

— Merci, vous êtes des amours... Je m’en vais aller retrouver le reste de la tribu des pandas dans ce cas.

Une transition toute trouvée pour reprendre ma routine du lendemain de soirée.

Tradition oblige, je prends une douche en troisième vitesse - impossible de passer la quatrième – avant d’avaler le reste des pâtes carbonara froides à même la casserole pour rejoindre sans plus attendre les deux autres héros du soir.

De l’extérieur, j’ai conscience qu’abandonner son adorable foyer dans ce contexte peut paraître saugrenu. Mais lorsqu’on connaît l’histoire de notre trio, cela répond à une logique implacable. D’ailleurs, ni Constance ni Mathilde ne se formalisent de ce départ précipité.

Séparés il y a à peine une demi-douzaine d’heures, nos retrouvailles se font dans une effusion de joie quelque peu disproportionnée. Pas certain que le taux

d'alcool dans le sang ait encore totalement quitté nos corps endoloris. Les sourires masquent péniblement des traits tirés, synonymes d'une quarantaine bien entamée.

Les rires remplacent les paroles. Il faut dire que la simple vue de Sylvain déclenche à elle seule notre hilarité. L'élancé éphèbe a en effet perdu son attribut le plus cher au cours de la nuit sur un geste inconsidéré de ma part. Son catogan n'est plus. Je l'ai sectionné en bonne et due forme devant une assistance interdite, qui ne comptait plus que quelques âmes, à l'heure de ce forfait.

D'autant que je me souviens, en plus de vingt-cinq années d'amitié, je ne l'ai jamais vu sans. Il a, dans l'euphorie ambiante, plutôt bien pris la chose.

Et semble même s'acclimater à son nouveau look qui demandera cependant à être amélioré et même ciselé, sans mauvais jeu de mots.

Trois verres d'eau gazeuse nous accompagnent - une fois n'est pas coutume - pour lancer la narration des moments forts ayant jalonné cette incroyable nuit.

À soirée spéciale, dispositif spécial puisque les organisateurs de la surprise avaient eu le bon goût d'engager un prestataire pour immortaliser en images l'événement.

Nous sommes donc très impatients de découvrir le film de ce pauvre caméraman. En effet, nous l'avons un peu trop pris sous nos « ailes du délire » et il s'est auto-congédié au cours de la soirée, éreinté qu'il était par le rythme effréné des premiers rôles.

Évidemment, en remontant le fil de cette soirée, ma nouvelle paternité y tient une bonne place et a accéléré - si tant est que cela soit possible - le processus de déchaînement de nos corps et de nos esprits.

D'ailleurs, à cette évocation, nous avons l'outrecuidance de commander un verre - un vrai - pour célébrer de façon diurne la nouvelle.

Une sorte de défi envers la médecine d'imposer, déjà, une dose d'alcool de plus à nos organismes.

François, dont le fils Sandro n'a que quelques jours d'écart avec ma fille, me promet solennellement qu'il ne m'a pas emboîté le pas cette fois-ci. Il faut dire que nous sommes dans la même configuration que quinze ans plus tôt. À ce détail près qu'il n'est plus en couple avec la mère, Jeanne. Nos annonces s'étaient succédé de quelques minutes, sans concertation aucune.

Seul Sylvain n'a pas encore connu les joies d'être père. C'est un sujet que nous abordons très peu avec lui, malgré notre proximité. Il est pourtant certain qu'il a trouvé, en la personne de Bérénice, la femme idoine pour lui apporter ce bonheur. Peut-être que le couple s'active en coulisses sur le sujet, loin de nos

regards paternels.

Nous, les bavards invétérés, nous retrouvons coincés dans quelques silences. On se sourit, sincèrement, les yeux dans les yeux. Comme si nous venions d'accomplir quelque chose d'immense, à notre échelle. Plus loin que cette soirée d'anthologie, plus de vingt-cinq années d'amitié nous contemplent. Ce n'est pas rien. Que de chemin parcouru par notre triplète pour en arriver là. Certes, l'heure n'est pas encore au bilan. Nous ne sommes - espérons-le - qu'à la moitié de notre passage sur cette Terre. La verveine, le plaid, les charentaises et la chaise à bascule devant la cheminée attendront.

Beaucoup de choses à cet instant me passent par la tête et je ne parle pas du léger tourbillon entre mes deux tempes à chaque gorgée avalée.

Comme une sensation étrange que ce moment, vécu des centaines de fois, attablés en buvant le (ou les) fameux « verre de l'amitié », est peut-être singulier.

Mais le temps presse et mes interrogations sont vite balayées par le rythme de cette journée à cent à l'heure. Notre amicale légion étrangère, composée des Espagnols Carles et Alberto, du Grec Vangelis et de Duncan le « ricain », s'apprête à quitter le sol français. Nous sommes là pour leur adresser un dernier aurevoir et les remercier une énième fois de leur participation à la surprise. Leur venue, depuis leurs contrées lointaines, a représenté beaucoup à nos yeux. Ils font partie de notre parcours et de notre histoire commune. Ils sont aujourd'hui considérés comme des membres de la famille. Ce cercle concentrique dont notre trio est l'épicentre. Nos liens n'ont eu de cesse de se resserrer malgré la distance.

Et comment ne pas penser à cet instant à Giuseppe, tragiquement disparu quelques années auparavant. Cet Italien fougueux qui complétait ce quintet international. Sa disparition soudaine dans un accident de la route a été vécue comme un terrible drame dont la cicatrice n'est pas encore refermée.

Bref, un véritable torrent d'émotions dans lequel les gaillards que nous sommes n'hésitent pas à verser quelques larmes.

Heureux, mais épuisé, il est temps que je regagne mon domicile. Je ne peux m'empêcher de regarder mon poignet comme un réflexe. Celui de la main gauche, orné du chiffre trois à l'encre indélébile. Ce tatouage unissant nos dermes avec François et Sylvain. Le fruit d'un coup de folie, plus de dix ans auparavant, en Grèce, à l'occasion de l'enterrement de vie de garçon de François.

Ce simple chiffre avait fait couler beaucoup d'encre à l'époque, pas que sur nos poignets. Si nous ne l'avons pas toujours assumé au début, il fait désormais partie de nous – nous n'avons pas trop le choix – et nous l'avons pris en

affection. Ce n'est pas non plus une salamandre turquoise qui aurait sans doute bien mal vieilli avec nous.

La nuit est tombée. J'arrive au pied de mon immeuble et perçois les silhouettes de Mathilde et Constance à travers la fenêtre du deuxième étage. À peine entré, je les serre dans mes bras et prononce les fameux trois mots, « je vous aime », avec ma voix cassée. Un élan d'affection qui clôt quarante-huit heures totalement dingues, presque hors du temps.

Mon cerveau n'est plus en état de se demander quelle sera la teneur du jour suivant mais, assurément, ce 20 février restera comme un lendemain enchanteur.

Romain tenant, que vais-je faire ?

Si rien n'est acquis en amour, je dois bien avouer que, à l'orée de ma quarante-et-unième année, je nage dans un vrai bonheur. Le chemin pour y accéder a été des plus tortueux, ce qui le rend sûrement plus appréciable. Comblé par ces deux êtres, dont la pureté cristalline ne cesse de m'émerveiller chaque jour, je ne crains pas d'employer un terme qui m'a longtemps fui : l'épanouissement.

Tenant dans ma main cette chance inouïe, je peux désormais me consacrer à un autre pan de ma vie, trop longtemps délaissé. En effet, ma vie professionnelle embrasse, depuis plus de quinze ans, une monotonie sans commune mesure. J'occupe le poste de juriste dans une banque. Je n'ai jamais changé d'établissement bancaire malgré diverses opportunités. J'ai même poussé le vice à ne jamais changer d'agence. Dans un secteur où la mobilité est monnaie courante, mon immobilisme est aussi rare qu'un remboursement d'agios.

Avant de fustiger mon attitude, il convient d'être objectif et comprendre mon pragmatisme. Mes aspirations à faire un métier « passion » se sont souvent opposées à de très convaincants arguments nommés « treizième mois », « RTT à foison », « huit semaines de vacances », « prime d'ancienneté », j'en passe et des meilleures.

La confortable situation financière qui en découle n'est pas non plus à négliger. C'est donc après une interminable remise en question et aussi par envie de montrer à ceux qui me sont chers que je pouvais évoluer, que je me suis mis en quête d'un changement de travail.

C'est un peu par défaut que je me suis retrouvé dans ce secteur. Après un cursus étudiant long comme un jour sans pain, soumis à une forte pression de mon entourage, j'ai capitulé et emprunté une voie plus conventionnelle que celle où se promenaient mes rêves secrets, rangés pour plus tard.

Pour cet exil, les justifications auprès de ma direction sont toutes trouvées. Fort de ma quarantaine naissante, ma future paternité et la phrase imbattable : « il est temps que je sorte de ma zone de confort », je ne risque rien de ce point de vue.

La nouvelle est donc accueillie avec sérénité, sans démonstration, outre mesure, de tristesse au sein de la boîte.

Pour en avoir essuyé plus d'un, je connais déjà parfaitement le déroulement de mon pot de départ. La discrétion des collaborateurs est aussi épaisse que les

cloisons qui séparent nos bureaux respectifs. Je sais ainsi, bien malgré moi, que Christian de l'informatique n'a daigné donner que cinq euros car « je l'aime bien Romain mais on n'est pas amis non plus ».

Sangria ou punch ? Voici le dilemme des gentilles organisatrices de l'événement. Quelle sera la boisson principale pour accompagner la *tortilla* sous vide, le pain « surprise » tout sec ainsi que les légumes prédécoupés, emprisonnés dans du plastique et leurs sauces suspectes ?

Puis viendra le temps du discours de Monsieur Rieu, notre directeur. Il emploiera sa phrase fétiche :

— La porte vous sera toujours ouverte ici. Mais pas celle du coffre, hein ?

Les sourires gênés s'effaceront devant le punch fait maison de Chantal, pilier inoxydable de l'agence. Et enfin, le cadeau commun ponctuera le tout avec la carte remplie de messages personnels lus par tout le monde où l'on devine aisément le degré de sympathie de mes pairs.

Ce cynisme peut laisser penser que je crache un peu dans la soupe ou plutôt dans le saladier de punch. Mais ce sont des moqueries affectueuses tant je me suis accommodé au fil des ans de cet univers, ses incongruités, ses clichés et ses avantages.

Voilà, c'est fait. Je ne recevrai jamais la médaille d'argent du travail, décernée à ceux qui compilent vingt ans dans la même entreprise. En laissant derrière moi seize années de bons et loyaux services, je m'expose à un futur professionnel indécis mais excitant.

Et maintenant, que vais-je faire ?

L'opportunité est trop belle de ne pas se laisser quelques semaines voire quelques mois pour mûrir des projets. Surtout, cela me permet d'accompagner Constance dans la deuxième partie de sa grossesse. Assister aux échographies bien sûr, la liste de naissance que je lui avais lâchement délaissée pour Mathilde, l'organisation logistique dans son ensemble. Bref, se comporter en véritable père.

Il faut dire que vivre cette grossesse à deux est un peu nouveau pour nous. La situation pour le premier enfant était bien plus particulière car nous n'étions pas ensemble. La conception involontaire lors de la soirée de départ de Constance, puis la découverte de sa grossesse à l'étranger lors d'une mission humanitaire avaient brouillé notre relation. Je n'avais pas su la retenir quelques semaines auparavant. Tout avait été donc un peu compliqué avant la naissance.

Ma disponibilité est donc un heureux présage pour l'arrivée de notre petit garçon.